

P R I È R E  
P O U R L E J E Û N E .  
A V A N T L E S E R M O N .

---

**O** DIEU, qui nous as permis de t'invoker comme notre Père, mais qui es aussi le Dieu saint, le Juge suprême! tu nous vois extraordinairement humiliés aux pieds de ton trône. Nous venons reconnoître, célébrer tes bienfaits, déplorer notre ingratitude et recourir à ta miséricorde par Jésus-Christ. Eh, Seigneur! quels hommages, quels accens de reconnoissance ne devroient pas s'élever de nos temples et de nos cœurs en ces temps heureux où tu as renouvelé pour nous les prodiges de ton amour, où tu t'es montré notre Dieu comme tu avois été le Dieu de nos pères, où tu as éloigné de nous tes fléaux, où tu nous as garantis des machinations de nos ennemis et couverts de ta protection comme d'un bouclier. En ces jours de prospérité où nous voyons ta main puissante nous bénir des cieus, couronner l'année de tes biens, entretenir au milieu de nous l'abondance, une douce joie, l'harmonie.

et la paix ! Cependant, Seigneur, quelque grandes que soient ces faveurs temporelles, ces bénédictions de ta Providence, que sont-elles auprès de ces grâces dont notre âme est l'objet ? Qu'est-ce que l'abondance, la santé de ce corps périssable, la conservation de nos familles, celle même de notre Sion, auprès de cet affranchissement, de ce salut que ton Fils est venu apporter à la terre ? Et que ne fais-tu pas encore pour nous assurer les glorieux privilèges que Jésus nous a rendus ? Tu nous supportes, tu nous préviens, tu diriges tous les événemens de la manière la plus propre à nous instruire et à nous rappeler à toi ; tu ne cesses de frapper à la porte de nos cœurs et de nous offrir tous les secours dont nous avons besoin pour résister à la tentation ou nous relever de nos chutes, pour être plus que vainqueurs en Jésus-Christ. Mais comment répondons-nous à tant de faveurs ? Hélas, Seigneur ! ces grâces spirituelles dont nous sommes comblés, bien loin d'exciter nos transports, n'occupent pas même nos pensées, nous les envisageons à peine comme des grâces. Loin de les faire servir à notre salut, nous n'en connoissons pas même le prix. Loin de sentir le charme de ces secours de la religion, de ces communications avec toi, qui sont le vrai baume de nos blessures, le seul plaisir réel et sans mélange, le seul fruit désaltérant

et sans épine que nous puissions cueillir dans la pénible course de la vie, les exercices de la piété ne sont pour plusieurs qu'un joug qu'ils secouent, qu'ils portent à regret, une tâche fatigante à remplir, un impôt onéreux mis sur l'emploi de leurs momens. Ces biens de la terre que tu dispenses et qui devoient nous élever, nous attacher à toi, ne servent guère qu'à nous éloigner de toi. Si tu nous les accordes, nous en abusons, et dans l'ivresse d'une orgueilleuse sécurité nous oublions Celui qui les distribue. Si tu nous les refuses, notre cœur se trouble, s'aigrit, s'irrite; il semble que tu retiennes ce qui nous appartient; nous osons quelquefois, je frémis de le dire, nous osons accuser ta bonté, ta sagesse; nous osons penser que tes voies ne sont pas bien réglées. Ainsi l'abondance et la disette nous sont également en piège! Ainsi nous nous faisons d'autres Dieux devant ta face! Les plaisirs, les richesses du siècle, voilà nos idoles. Voilà les biens que nous recherchons de préférence, qui nous font violer tes lois et profaner tes sabbats. Ceux même qui ne se laissent pas aller à ce vertige, à ce nuage d'illusions qui semble envelopper et entraîner la multitude, ceux qui se proposent de vivre sous ton empire, d'observer tes ordres saints, le font souvent sans un vrai désir de te plaire. Ils te disputent chaque jour, à toi, Seigneur,

pour qui tout l'élan de notre âme, le dévouement de toutes nos facultés seroit un trop foible hommage; ils te disputent chaque jour les moindres sacrifices, ou bien ils s'enorgueillissent de leur prétendue justice, et ta gloire n'est pas moins blessée par la tiédeur, l'inconstance, l'orgueil de ceux qui te servent que par l'aveuglement de ceux qui t'oublient. Ah, Seigneur! si tu n'étois pas un Dieu *lent à la colère, abondant en gratuité*, nos iniquités accumulées et le mépris que nous avons fait de ta longue patience, de tes avertissemens multipliés, de tes châtimens et de tes bienfaits auroient déjà consommé notre ruine; mais *tu ne veux point la mort du pécheur; tu veux qu'il se convertisse et qu'il vive*. Veuille donc émouvoir toi-même les cœurs endurcis et ranimer les tièdes. Laisse-toi trouver aux *cœurs froissés et brisés qui tremblent à ta parole*, qui te cherchent et demandent grâce au nom de Jésus-Christ. Veuille produire en nous tous cette profonde humiliation, cette sainte tristesse de la repentance qui peut prévenir tes jugemens et nous assurer la continuation de tes faveurs. Que nous revenions à toi, non-seulement avec jeûne, avec larmes, mais *de tout notre cœur*, non-seulement en confessant nos péchés, mais en les abandonnant, en marchant désormais avec ardeur dans les sentiers de ta loi. C'est ce que nous te

demandons, prosternés à tes pieds dans cet instant solennel. Que ta parole dont tu te sers pour ramener les âmes égarées, déploie maintenant en nous son efficace; et pour cela, Seigneur, soutiens, fortifie ton foible serviteur qui va l'annoncer à ton peuple. Purifie son cœur et ses lèvres dans ce jour de propitiation. Prépare aussi toi-même cette portion du champ de ton Église, et que ta bénédiction en fasse désormais une terre heureuse; une terre fertile en toute sorte de bons fruits. Exauce-nous, Dieu des miséricordes! oui, exauce et pardonne pour l'amour de ton Fils unique notre Sauveur en qui nous te disons ; Notre Père.....

# HOMÉLIE XV.

## LE SERVICE DE DIEU,

POUR UN JOUR DE JEÛNE DANS L'ÉGLISE DE  
GENÈVE.

HOMÉLIE SUR JOS. XXIV, 15.

---

*S'il ne vous plait pas de servir l'Éternel,  
choisissez qui vous voulez servir..... Pour  
moi et ma maison nous servirons l'Éternel.*

---

Ainsi parloit un Envoyé du Seigneur au peuple d'Israël. Éclairé dès long-temps sur la faiblesse, la tiédeur, l'inconstance de ce peuple; sachant combien peu il doit compter sur leur zèle et leur fidélité, Josué songe avec mélancolie à ce que deviendront après lui ses Juifs, objet de toutes ses pensées et de toutes ses affections. Pressé du désir de les attacher au service du vrai Dieu, il rassemble la nation tout entière et ranimant ses forces défaillantes, il leur adresse un discours qu'il voudroit imprimer dans leur âme.

Il s'efforce de réveiller par le récit des bienfaits du Seigneur tout ce qui reste en eux de reconnaissance et de foi. Il leur montre l'abîme où les précipiteroit l'oubli de Dieu. Il cherche à les toucher en rappelant les soins qu'il leur consacra, ces soins que son âge et le déclin de ses forces ne lui laissent pas l'espoir de pouvoir continuer, car, ajoute-t-il : *Je m'en vais par le chemin que suivent tous les habitans de la terre* (1). Enfin pour les obliger en quelque sorte à se déclarer pour l'Éternel par la honte qu'il y auroit à s'y refuser ; pour les entraîner par l'exemple de son dévouement et de sa fermeté, il leur dit avec une imposante énergie : *S'il ne vous plait pas de servir l'Éternel, choisissez qui vous voulez servir ; pour moi et ma maison nous servirons l'Éternel.*

Chrétiens, mes T. G. F., vos Pasteurs ne sont que trop fondés à vous adresser les paroles du Conducteur des Hébreux, et quelque distance qu'il y ait entre nous et ce saint homme, sa situation pourtant n'a que trop de rapport avec la nôtre. Hélas ! ne sentons-nous pas chaque jour l'impuissance de nos efforts et combien foible est la digue que nous essayons d'opposer au torrent du relâchement et de l'impiété ? Que nous

(1) Jos. XXIII, 14.

reste-t-il pour tout fruit d'un long ministère ? Qu'avons-nous recueilli que des pensées inquiètes et la crainte d'avoir travaillé inutilement dans le champ du Seigneur ?

Cependant appelé dans ce jour solennel à vous faire entendre *cette parole qui peut encore sauver vos âmes* (1), à vous supplier encore de la part de Christ, de vous réconcilier avec Dieu et de porter enfin des fruits de repentance (2); ignorant s'il me sera donné de remonter dans cette chaire et de vous parler une autre fois au nom du Seigneur, car les forces et la vie toujours incertaines pour l'homme qui marche d'un pas ferme, le sont bien plus encore pour celui qui chancelle sur le bord du tombeau, je me sens pressé, comme Josué, du désir de faire sur vos cœurs une impression salutaire.

Que ferai je donc ? Élèverai-je ma voix pour rappeler ces pécheurs audacieux qui marchent dans les voies de l'iniquité, ces hommes tout charnels qui ne connoissent que la vie présente, et possédés des passions de la terre ne voient rien au delà ? Non, non ; j'ai pu me flatter autrefois que les accents d'un Pasteur dans la détresse, le cri de terreur qu'ils lui font jeter pénétreroient jusqu'à leur âme, y produiroient un trouble,

(1) Jaq. I, 21.

(2) 1 Cor. V, 20. Matth. III, 8.

une tristesse à salut. Ils ont détruit jusqu'à cet espoir consolateur. Un miracle de la Grâce peut les convertir, je le sais : trop indigne serviteur de Dieu, il ne m'est pas donné de l'espérer. Oublierois-je d'ailleurs qu'il ne faut pas les chercher dans ce temple et que ma voix ne sauroit aller jusqu'à eux ! O mon Dieu ! parle toi-même à ces hommes qui fuyant ta présence et ne pensant pas qu'ils sont partout sous tes yeux, se livrent dans ce moment peut-être à un travail criminel ou à de profanes plaisirs. Que du milieu de ce temple de l'univers d'où ils ne sauroient sortir, ta voix leur fasse entendre ses redoutables accens : qu'elle retentisse au fond de leur conscience : qu'elle les effraie : qu'elle les fasse tomber à tes pieds : qu'elle les ramène enfin dans la société des croyans, dans la communion des Saints.

Entreprendrai-je de vous offrir le tableau des mœurs publiques ? Essaierai-je de sonder les plaies de cette Église ? Sans doute c'est ce que demande plus particulièrement la solennité de ce jour ; et quelque difficile que soit cette tâche, ce n'est pas au Ministre de Jésus-Christ, à celui qui parle en son nom, ce n'est pas à lui à craindre de blesser par sa franchise ; ce n'est pas à lui à connaître ces lâches ménagemens qui retiennent la vérité captive, cette fausse tendresse qui se

dissimule le mal ou qui n'ose le découvrir de peur de faire éprouver quelque douleur. Il doit parler parce que le Dieu qui l'envoie lui ordonne de déclarer à Israël ses forfaits et à la maison de Jacob ses iniquités (1). Il doit parler, parce que s'il se taisoit, le sang de ceux qui se perdroient lui seroit redemandé (2). Mais c'est aux Pasteurs de troupeaux remplir cette belle et difficile tâche ; eux seuls peuvent le faire avec discernement, et avec fruit.

Pour nous, M. F., qui vous portons aussi dans notre cœur, mais à qui le soin de veiller sur vos âmes n'a pas été confié, nous nous bornerons à des réflexions plus générales et non moins utiles. Au lieu de déverser à vos yeux l'affligeante liste des désordres qui déshonorent l'Église et des péchés particuliers qui offensent le Seigneur, je ne vous parlerai que du crime et de la folie de ceux qui ne se plaisent pas à le servir ou qui le servent mal. Et sur ce point essentiel qui de nous n'a pas quelque reproche à se faire ?

Hélas ! il est une foule d'hommes inconséquens, incertains, que l'on voit tour à tour s'approcher, s'éloigner du Seigneur sans qu'ils puissent s'en rendre raison ; touchés un moment par les douceurs de la piété, séduits bientôt par les

(1) Es. LVIII, 1.

(2) Ezéch. XXXIII, 8.

trompeuses jouissances du monde; aujourd'hui rassemblés dans ce temple, prêts à s'émouvoir avec le fidèle, et dans les jours qui suivront, laissant peut-être s'écouler plusieurs sabbats sans rendre à Dieu leurs hommages. Il est des Chrétiens froids et lâches dont le cœur, tout languissant qu'il est, voudroit pourtant n'être pas infidèle; qui disputant à Dieu les plus légers sacrifices, pensent lui appartenir, et quoique sans ardeur pour lui, font profession de l'aimer. Il est enfin des fidèles qui *n'ont point fléchi le genou devant Bahal* (1), mais qui ont peine à se défendre de la contagion au milieu de laquelle ils vivent, et qui sont affoiblis, ébranlés quelquefois par la vue ou par les discours de ceux-là même dont les désordres devoient réveiller leur zèle et que leur exemple devoit ramener au Seigneur. Voilà les hommes qui, sans servir Dieu comme il doit être servi, n'ont pourtant renoncé ni à son culte ni à sa loi : c'est à eux que je m'adresserai : c'est à eux que j'appliquerai les paroles de mon texte.

Je voudrois, s'il est possible, obliger les Chrétiens incertains et flottans à raisonner une fois devant Dieu sur leur plus grand intérêt, sur la plus importante affaire de leur vie; à prendre

(1) 1 Rois XIX, 18.

une résolution forte, sagement motivée et à se conduire en effet d'après ce qu'ils auront résolu. Je voudrais réchauffer l'âme des tièdes; je voudrais élever celle des vrais disciples de Jésus à la hauteur des devoirs qui leur sont imposés. Je voudrais, o mon Sauveur, rallier sous tes étendards tous ceux qui composent cette assemblée.

O Dieu, sans qui nous ne pouvons rien, mais qui peux faire en nous au delà de tout ce que nous pouvons imaginer et comprendre (1)! donne efficace à ta parole : accompagne ma foible voix de l'onction puissante de ta grâce. Et vous, Chrétiens, recueillez-vous pour méditer avec fruit cette déclaration si noble et si touchante du Chef des Hébreux : *Pour moi et ma maison nous servirons l'Éternel*. Puissent, puissent l'ardeur, le courage, les sentimens énergiques et brûlans qui remplissoient son âme passer dans la nôtre. Ainsi soit-il.

I. *S'il ne vous plaît pas de servir l'Éternel, choisissez qui vous voulez servir*. Eh! comment se pourroit-il que nous éprouvassions quelque répugnance à servir notre Dieu? 1.° Le nombre de ceux qui l'abandonnent nous en imposeroit-il?

Quoi donc! lorsqu'il s'agit des intérêts les

(1) Ephés. III, 20.

plus précéux, les plus grands, de ses intérêts éternels, l'homme ne consulteroit point son cœur, sa raison, sa conscience! Il céderoit à l'aveugle instinct de l'exemple, tel que ces animaux stupides qu'on voit se jeter dans le précipice à la suite les uns des autres! Ah! sans doute rien n'atteste mieux la légèreté, la corruption du cœur humain que cette inconséquence qui lui fait soumettre la religion même aux variations de la politique, à l'empire de la mode, au flux et reflux des opinions et des préjugés, comme si la vérité, l'éternelle vérité n'avoit pour base que le sable mouvant des opinions humaines; comme si le Sauveur n'avoit pas dit : *Le ciel et la terre passeront, mais pour mes paroles, elles ne passeront point* (1).

*Le nombre des déserteurs vous en impose!* Mais Jésus-Christ vous a-t-il appris à regarder la foule comme le guide que vous devez choisir? Ouvrez l'Évangile; qu'y lisez-vous? *La porte large et le chemin spacieux mènent à la perdition. Ne suivez pas la multitude pour faire le mal. Ne vous conformez point au siècle présent. Brillez comme des flambeaux au milieu de la génération perverse.* (2). Telle est

(1) Matth. XXIV, 35.

(2) Matth. VII, 13. Exod. XXIII, 2. Rom. XII, 2. Philip. II, 15.

la règle que vous impose celui que vous appelez votre Maître, celui qui vous a rachetés, celui qui ranimera votre cendre et vous fera comparaître devant son tribunal.

*Le nombre des déserteurs vous en impose!*  
 Et Josué fut-il ébranlé par l'infidélité des enfans d'Israël? Quand il seroit demeuré seul du parti du Seigneur, il n'en auroit eu que plus de joie à se déclarer pour lui. Que la fidélité est noble et touchante quand elle se montre ainsi! Qu'il est beau de voir ce vieillard vénérable opposer avec fermeté son exemple à celui d'un peuple entier! Quelle impression ne fit-il pas sur ceux qui l'entendoient! Tous cédèrent à son ascendant, et ses belles paroles consignées dans nos Saints Livres n'ont jamais été prononcées par les enfans de l'Église sans un sentiment de joie et d'admiration. Ah! croyez-moi, M. F., c'est dans les temps où la religion est méconnue, qu'il est plus doux de lui rendre hommage. Oui, c'est lorsque ses ennemis sembloient triompher; c'est dans les jours sinistres où la croix étoit insultée, abattue, c'est alors que le fidèle se trouvoit plus heureux, plus fier d'être Chrétien. C'est alors que voyant en lui-même le signe qui distingua les premiers disciples, il se croyoit plus assuré d'appartenir à Jésus.

Mais puisqu'il est des âmes tièdes et lâches

incapables de cette exaltation généreuse, détruisons l'illusion qui les perd : montrons-leur à quoi se réduit cette autorité de l'exemple qu'ils osent nous alléguer.

Et d'abord n'exagérons pas le nombre des déserteurs de la foi. De tout temps les méchants ont fait plus de bruit que les bons et les impies que les fidèles. De tout temps ils ont rempli l'univers de leurs cris séditieux et de leurs blasphèmes qu'ils donnoient pour la voix publique. Tandis que plus calmes et plus timides peut-être, les disciples du Seigneur adorent en silence, ses ennemis ont cherché par mille ruses à nous éblouir sur leurs forces, à nous faire croire que tous ceux qui pensent pensoient et agissoient comme eux. Gardons-nous de crier trop vite à l'incrédulité. Si la légèreté, la foiblesse, les passions semblent faire oublier à beaucoup d'hommes les principes de la foi, ne croyez pas pour cela qu'ils les aient abjurés. Rappelez-vous cette émotion, cette tristesse qui les saisit quand la religion et le culte divin furent menacés. Rappelez-vous comment la foule se porta dans le sanctuaire, comment les gémissemens, la douleur, le trouble universel attestèrent que la foi n'étoit point arrachée du fond des cœurs et que le principe de la vie spirituelle n'étoit pas détruit.

Ne

Ne penserons-nous d'ailleurs qu'au temps où nous avons vécu ! Cette génération qui passe si rapidement avec nous sur la terre forme-t-elle l'espèce humaine tout entière ? Songez à ces grands hommes des siècles précédens que l'on vit, je ne dis pas seulement respecter la religion, mais après l'avoir étudiée avec une attention profonde, mettre leur gloire à la pratiquer et à la défendre. Il est de fait que dans tous les âges les hommes les plus éminemment distingués par les dons de l'âme et du génie aussi bien que par la pureté et l'éclat des vertus, ont reçu l'Évangile avec empressement, avec une foi humble et soumise ; se sont honorés du nom de Chrétiens et ont agi en Chrétiens. Nous avons droit de dire que notre croyance nous est commune avec l'élite du genre humain ; et si durant la moitié du siècle dernier quelques beaux esprits ont prêché la licence et l'incrédulité ; si par leurs vaines subtilités et leurs trompeuses promesses ils ont réussi à séduire beaucoup d'âmes qui n'étoient pas *fondées et enracinées en Christ* ; s'ils ont répandu l'ivroie à pleines mains dans le champ du Seigneur, leur empire qui étoit celui du père du mensonge, leur empire est passé ; on a reconnu l'illusion et le danger de leurs affreux principes. Instruite par l'expérience, la société humaine revient à des

idées plus saines et plus religieuses : on n'oseroit plus attaquer ouvertement l'Évangile : les hommes doués du plus grand talent se rangent sous sa bannière : les Souverains se prosternent : de toute part des hommes zélés et fidèles vont annoncer la bonne nouvelle du salut à toutes les nations : elle est reçue partout avec une sainte joie : partout on voit se réveiller la foi et la vie religieuse : le temps s'approche où la terre entière fléchira le genou devant le *Christ*. Maintenant donc, si l'exemple vous égara, que l'exemple vous ramène. Si vous avez été assez malheureux pour vous éloigner de la religion lorsqu'elle étoit abandonnée, revenez à elle aujourd'hui qu'elle triomphe et que sa gloire est proclamée sur toute la terre.

Et que seroit-ce si je vous montrois ce nombre infini d'adorateurs placés dans les régions supérieures ! Que seroit-ce si le voile qui couvre nos yeux étoit levé, et que nous découvrissions, comme le serviteur d'Élisée, ces milliers, cette *grande nuée de témoins* dont nous sommes environnés ! Apôtres, martyrs, justes glorifiés qui vous reposez maintenant dans le sein de votre Dieu ! *Rachetés de toute nation, de toute tribu, de toute langue !* Et vous anges puissans en vertu ! séraphins brûlans d'amour ! chœurs innombrables d'Esprits célestes qui chantez devant

le trône de l'Agneau le cantique d'immortalité ! c'est à vous qu'il est glorieux de ressembler, et c'est à vous que nous nous unissons lorsque nous servons ici-bas l'Éternel.

2.<sup>o</sup> Mais sans nous arrêter davantage à ce qu'ont pensé les hommes et les anges, examinons la religion en elle-même. Qu'y a-t-il dans les vérités qu'elle nous enseigne, dans les commandemens qu'elle nous donne, dans le culte qu'elle nous prescrit dont nous ne devons nous applaudir et nous honorer ?

Ah ! sans doute cet Évangile dont nous sommes les disciples est le plus beau présent que le Ciel ait fait à la terre. C'est le seul livre qui ait jamais offert un système de morale et de doctrine parfait, dont toutes les méditations des savans, les codes des législateurs, les préceptes des philosophes n'ont jamais approché.

C'est dans le cœur de l'homme qu'il met le principe de ses devoirs et le mobile de ses vertus. Il retrace en lui deux sentimens gravés par le Créateur, mais effacés par les passions et qui suffisent pour régler sa vie, amour de Dieu, amour des hommes, voilà de tout bien la source pure et féconde. Zèle pour le Très-Haut, dévouement pour ses frères, tendre indulgence pour autrui, sévérité pour soi-même, désintéressement, élévation d'âme, humilité profonde,

voilà la vertu du Chrétien , voilà la morale de Christ.

Et que dirai-je des vérités qu'il nous a révélées? Il sanctionne celles que l'esprit de l'homme avoit pressenties. Il lui dévoile celles dont il sentoit confusément le besoin sans pouvoir s'élever jusqu'à elles. Conciliant les droits de la justice et ceux de la miséricorde, il ouvre les trésors de l'une sans rien ôter aux terreurs salutaires de l'autre. La foudre demeure suspendue sur la tête du pécheur endurci, et le coupable tout souillé de crimes, s'il sent sa misère, s'il cherche en Jésus sa délivrance, entend cette voix consolante : *Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés et je vous soulagerai* (1). Que la terre ne soupire plus après un Rédempteur. Que le sang n'arrose plus les autels. Que l'homme troublé cesse d'offrir des sacrifices insuffisans ou abominables. Dieu lui-même a daigné fournir la seule Victime qui pût le satisfaire. A la crainte d'un Juge offensé succèdent la confiance, la reconnoissance et l'amour : *Nous aimerons beaucoup parce qu'il nous a été beaucoup pardonné* (2). Ne gémissons plus de notre foiblesse et de la force des

(1) Matth. XI, 28.

(2) Luc VII, 47.

tentations : *La grâce du Seigneur nous suffit : sa vertu se déploira dans notre infirmité* (1). Si nous avons été lavés dans le sang de Jésus-Christ, nous serons aussi sanctifiés par son Esprit. Voilà la doctrine de l'Évangile, la seule qui nous mette en paix avec nous-mêmes ; la seule qui supplée à la raison et réprime en même temps sa témérité ; la seule qui soit assortie à nos besoins et à notre nature ; la seule enfin digne de Dieu et convenable à l'homme.

Cet Évangile nous ordonne de rendre un culte au Seigneur : il veut que nous adorions en particulier et en public le Dieu Créateur, Conservateur, Rédempteur de l'homme. Mais ne faut-il pas l'adorer ce Dieu de qui nous dépendons, à qui nous devons tout et dont la présence remplit l'univers ? L'homme qui trouve partout, autour de lui et en lui-même l'image de ce grand Être, résisteroit-il à cette impression délicate et puissante qui le porte à tomber à ses pieds ? Si le Souverain n'a pas besoin de nos hommages, n'avons-nous pas besoin de les lui rendre ? Tous les peuples l'ont entendue cette voix qui dit à l'homme : *Venez, prosternons-nous ; mettons-nous à genoux ; adorons l'Éternel qui nous a faits* (2). Depuis l'Indien noirci par un soleil

(1) 2 Cor. XII, 9.

(2) Ps. XCV, 6.

brûlant jusqu'au Lapon renfermé dans une cabane de neige, toutes les nations, à travers les voiles de l'ignorance et de l'erreur, ont reconnu, senti, adoré un Dieu Créateur. Sur ce point, le philosophe, l'homme simple, le sauvage, l'habitant des cités, sans se concerter, se sont trouvés d'accord : s'il est des infortunés dont le cœur est mort au sentiment de l'existence de Dieu ou qui se refusent à l'invoquer, à le bénir; en supposant même que leur aveuglement soit réel, involontaire, ils sont trop peu nombreux pour mériter quelque attention; à jamais s'élèvera contre eux l'espèce entière dont les regards se tournent vers le Ciel, dont les hommages et les prières s'élèvent vers le Tout-Puissant.

Nous consacrons des temples à notre Dieu. Mais ne faut-il pas à l'homme des temples, des Ministres, des fêtes, une religion à la fois spirituelle et sensible qui s'adresse à ses facultés diverses, qui parle tout ensemble à son imagination, à son esprit, à son cœur? Notre culte se rapproche, autant qu'il est possible, de ce culte tout spirituel qui est celui des Saints glorifiés. Une religion qui n'auroit rien de sensible ne seroit pas la religion de la terre. Si le nom du Très-Haut ne retentissoit pas dans nos temples, nous cesserions bientôt de l'invoquer dans nos demeures et dans notre cœur. Si nous ne lui

rendions pas des hommages dans un jour fixé, consacré par lui-même, la foule des hommes absorbée, enchaînée par les soucis, les travaux, les passions de la terre auxquelles rien ne viendrait l'arracher, perdrait bientôt la pensée des objets de la foi; l'idée de Dieu s'effacerait de leur âme. Et dans quel effrayant chaos tomberait la société! Nous ne saurions l'imaginer nous qui vivons au milieu d'une génération chez qui, développée dès l'enfance, cette grande idée agit encore en secret dans le cœur même de ceux qui croient l'avoir abjurée. Nous pouvons cependant nous en former quelque image d'après ce débordement de crimes et de malheurs qui, comme des monstres infernaux, se répandirent sur la terre au moment où le culte des Chrétiens fut interrompu.

Et si notre infirmité et notre corruption demandent ce secours, les misères de notre condition présente ne le demandent pas moins. Habitans d'un monde où tout est variable, mêlé d'épines et d'amertume, ou presque toujours battu, fatigués par les vents contraires, nous éprouvons même dans le calme un vide, une secrète tristesse, il falloit pour nous soutenir que dès ici-bas la bonté divine daignât nous mettre en rapport avec un autre ordre de choses plus fixe, plus réel, mieux fait pour nous rendre heureux.

Il falloit élever des temples qui fussent comme un asile où l'on ne ressentît point les secousses, où l'on n'entendît point le bruit des orages de la vie, qui fussent comme un lieu de communication entre le ciel et la terre. Il falloit établir des sacremens, des solennités propres à faire sur nous de vives impressions; propres à réveiller en nous la foi, l'amour et l'espérance; propres à mettre en quelque sorte sous nos yeux tout ce qu'il y a de plus grand et de plus consolant dans la religion, Jésus-Christ venant au monde *chercher et sauver ce qui étoit perdu* (1); Jésus-Christ *mort pour nos offenses et ressuscité pour notre justification* (2); Jésus-Christ montant au ciel pour nous *y préparer une place* (3), et nous envoyant *l'Esprit qui nous scelle pour le jour de la rédemption* (4).

Ce culte qui nous attache à notre Dieu, nous unit les uns aux autres. Quel lien plus noble, plus doux que d'adorer ensemble notre Père céleste, le Père de tous les fidèles, de venir confondus dans cette enceinte mêler nos émotions, nos sentimens, nos vœux, nos accens, nos prières! Et quel bienfait que cette instruction distribuée par les Ministres du Seigneur, tantôt

(1) Luc XIX, 10.

(2) Rom. IV, 25.

(3) Jean XIV, 2.

(4) Ephés. IV, 30.

comme un lait pur, tantôt comme une viande solide! Quelle n'est pas l'influence de cette instruction publique qui met toutes les vérités de la morale jadis à peine connues des sages, qui les met soutenues des dogmes qui les appuient, animées de craintes et d'espérances, à la portée des hommes les plus simples et les rend aussi communes que l'air qu'on respire! Avouons-le, M. F., c'est là un de ces bienfaits dont l'habitude émousse le sentiment et que la privation seule nous feroit apprécier à sa juste valeur. Ainsi loin que nous en devons rougir, le culte évangélique est le seul qui soutienne l'examen de la raison, le seul qu'elle admire d'autant plus qu'elle est plus éclairée, le seul qui convienne à notre état sur la terre, le seul qui, sanctionné par la Divinité, ait l'autorité nécessaire pour lier les consciences et graver la loi dans ce sanctuaire du cœur où la main de l'homme ne peut rien écrire.

3.<sup>o</sup> Mais, dira-t-on peut-être, servir Dieu, prendre sa volonté pour règle jusque dans les moindres détails de la vie, c'est une contrainte, c'est un joug.

Insensé qui tiens ce langage! Prétendrais-tu vivre ici-bas sans règle et sans maître? Prétendrais-tu t'affranchir du pouvoir de celui qui t'a fait, qui te conserve, qui n'a qu'à retirer sa main pour que tu rentres dans la poussière?

*Servir Dieu, c'est une contrainte! Eh! où trouver un service plus raisonnable et plus doux, un maître plus généreux et plus digne de notre amour? Soumis ici-bas au joug des besoins, des douleurs, de l'opinion, des lois, de la société, de la nécessité, il n'est pas un instant de notre vie où nous ne sentions la gêne de ces divers jougs; et c'est la religion seule qui peut les adoucir; c'est la religion seule, c'est ce joug aimable et doux du Sauveur qui peut nous délivrer du joug insupportable de l'erreur, de la superstition, du monde et du péché. Quiconque s'adonne au péché, disoit le Sauveur, est esclave du péché; mais si le Fils vous affranchit, vous serez véritablement libres (1).*

N'avez-vous jamais réfléchi sur ces belles expressions de nos Saints Livres : *La glorieuse liberté des enfans de Dieu* (2)? Elles sont fécondes pour la pensée comme pour le cœur. *La liberté des enfans de Dieu!* Ah! sans doute, o mon Dieu! il n'y a de libre que tes enfans. Comme ils marchent à la lumière de l'Évangile, ils *connoissent la vérité et la vérité les affranchit* (3). Comme ils remplissent volontairement toutes les obligations de la vie, ils en rendent

(1) Jean VIII, 34, 36.      (2) Rom. VIII, 21.

(3) Jean VIII, 32.

moins sensibles les contrariétés. Comme ils acceptent ses peines, ils en émoussent l'aiguillon. Ils veulent faire tout ce qu'ils font, souffrir tout ce qu'ils souffrent, et dès lors ils souffrent bien moins. Rien ne les irrite : rien ne les gêne : ils envisagent les devoirs qui leur sont imposés comme un moyen de plaire au Dieu qu'ils adorent, de concourir à l'harmonie qu'ils admirent dans ses ouvrages. En un mot, ils ne se bornent pas à supporter la vie avec ses misères et ses peines, ils l'agrément; ils la veulent telle qu'elle est émanée du Souverain Dispensateur. Ainsi, M. F., servir Dieu, c'est unir sa foible intelligence à l'intelligence divine, sa volonté impuisante et bornée à la volonté suprême; c'est s'associer à sa sagesse, à sa puissance, à son empire, et comme on l'a dit : servir Dieu, c'est régner.

4.<sup>o</sup> Poursuivrai-je, M. F.? Chercherai-je encore ce qui pourroit vous éloigner du service de Dieu? Seroit-ce la crainte que votre fidélité ne vous coûtât quelque chose, ne vous appelât à souffrir pour lui?

Hé bien, s'il en étoit ainsi, si Jésus nous demandoit de porter sa croix, refuserions-nous de le suivre? Ah! si c'est un sentiment de crainte que cette perspective élève dans votre âme, vous ne connoissez ni la piété ni les sentimens qu'elle inspire; vous n'aimez point. C'est au jour de

l'épreuve que le fidèle sent ranimer son ardeur, son énergie. Peut-être aura-t-il à combattre les foiblesses de la nature, mais le premier sentiment qu'il éprouve, c'est la douceur d'offrir à son Dieu quelque sacrifice. C'est alors qu'il croit entendre son Maître lui dire comme à ses premiers disciples : *Vous serez heureux lorsqu'à mon sujet on vous chargera d'injures, qu'on vous persécutera, et qu'on dira de vous fausement toute sorte de mal. Réjouissez-vous alors et faites éclater votre joie, parce qu'une grande récompense vous attend dans le Ciel* (1). Ne vous y trompez pas, Chrétiens! Les *timides* sont mis dans l'Écriture au rang des grands pécheurs, et le Maître que nous servons se tient plus outragé par les indignes disciples qui, faisant profession de le suivre, ne savent pas tout immoler pour lui, que par les cœurs égarés qui le méconnoissent.

Mais enfin quels sont ces dangers qui vous effraient? La crainte du ridicule, quelques misérables plaisanteries, quelques insultes à essuyer! Et quand cela seroit, ne suffit-il pas d'apprécier ceux qui se les permettent? Quel est l'objet dont ils se moquent? C'est la dévotion, la foi, la piété; cette vertu, la première des vertus, le fondement

(1) Matth. V, 11, 12.

de toutes les autres. C'est cette religion bienfaitrice de l'homme, lien des sociétés, sans laquelle il n'y a plus de frein pour le vice, plus d'encouragement pour la vertu, plus de consolation pour le malheur. L'avenir, je l'avoue, peut offrir des dangers plus réels. O Dieu! tu sais ce que tu réserves à ton Église : seul tu sais ce qui lui convient : qu'il lui soit fait selon ta volonté. Mais ce sont là des périls incertains, éloignés, dont nous sommes maintenant à l'abri et qui probablement n'occupent point vos pensées.

Peut-être le service du Seigneur s'offre-t-il à votre imagination comme une carrière de privations. Eh, quelles privations! Celles que pour votre bonheur temporel vous devriez déjà vous imposer ; la privation des excès qui consomment la vie, des passions qui la troublent, des remords qui l'empoisonnent. Vivre de façon à n'être plus en guerre avec son Dieu, avec ses semblables, avec soi-même, est-ce donc là ce qui vous effraie?

Craindriez-vous enfin que la loi de Dieu ne nuisît à vos intérêts temporels? Ah! s'il est parmi nous des personnes retenues par de telles considérations, je n'ai rien à leur dire ; non, je n'ai rien à dire à des âmes possédées par l'esprit d'intérêt; elles ne m'entendroient pas; elles ne peuvent servir à la fois *Dieu et Mammon* (1).

(1) Matth. VI, 24.

*Démas m'a quitté*, dit Saint Paul, *il a aimé le présent siècle* (1). La voilà cette passion fatale qui produit tant d'infidèles et d'apostats; qui étendant sa racine dans le cœur, étouffe toutes les affections douces et vertueuses, le ferme à tout mouvement généreux. Cependant, o homme! si elle ne s'est pas encore emparée de ton cœur tout entier, réfléchis un instant : vois et comprends combien sont insensés ceux qui se laissent aveugler par elle.

Vous, vous accordez à regret au Seigneur le repos qu'il prescrit dans les jours sacrés! Mais ce repos, la nature le réclame; vous le prenez d'autres jours sans règle et sans frein, ou bien l'épuisement de vos forces amènera bientôt les suspensions forcées, les longues suspensions de la maladie. Vous oubliez d'ailleurs que c'est la *bénédition du Seigneur qui nous enrichit, que sans elle vainement on se lève matin, on se couche tard, on mange le pain de douleur, mais que Dieu donne du repos à ceux qui l'aiment* (2).

Vous, vous avez peur de nuire à votre fortune en présentant l'offrande de la charité, en faisant un sacrifice au bien public, en relâchant un peu de vos droits dans une discussion d'intérêt par

(1) 2 Tim. IV, 9.

(2) Prov. X, 22. Ps. CXXVII, 2.

compassion ou par amour de la paix! Mais avez-vous pu, pouvez-vous calculer le tort que doit vous faire à cet égard même l'inimitié de ceux que vous refusez d'adoucir? S'appauvrit-on d'ailleurs en offrant quelque sacrifice à celui qui peut nous récompenser au centuple dès ici-bas? Prêferez-vous la basse satisfaction de l'homme dur qui s'applaudit de n'avoir rien laissé échapper de sa main, la préférez-vous au doux souvenir d'une action vertueuse?

Vous, vous craignez que les maximes sévères de l'Évangile, la probité rigide qu'il impose, ne vous empêchent d'avancer dans la route de la fortune! Quoi donc! la prospérité modeste de l'homme de bien dont le travail, l'économie, l'activité élèvent par degrés la maison; cette prospérité à laquelle le public applaudit; le ciel et la terre semblent sourire, vous paroît-elle moins désirable que cet or mouillé des larmes du malheureux, dont la possession ne fait qu'irriter toujours davantage la cupidité et ne laisse jamais une réputation pure, une conscience tranquille? Vous paroît-elle moins désirable que ces gains rapides mais iniques, qui d'ordinaire *font tomber dans le piège, dans un grand nombre de désirs insensés et pernicieux qui plongent les hommes dans la ruine et la perdition* (1)?

(1) 1 Tim. VI, 9.

Je vous le demande, laquelle de ces deux situations l'intérêt de votre bonheur doit-il vous engager à choisir ?

O aveuglement ! ô folie ! L'avare, l'ambitieux emploie toute l'activité de son âme, toutes les facultés de son esprit pour acquérir des biens, des honneurs, des jouissances ; et il ne pense point à s'assurer la protection de ce Dieu qui peut bénir ses entreprises ou souffler sur ses projets. Il ne désire point cette paix de l'âme, cette paix avec Dieu sans laquelle l'existence n'est qu'une fièvre inquiète et douloureuse ! Il néglige de vous acquérir, immortalité, gloire, biens éternels, auprès desquels tous les trésors de l'univers ne sont que de la boue, ne sont qu'une goutte d'eau comparée au vaste Océan. Ah ! lorsqu'il sera transporté dans cette éternité, dans cet espace sans limites où il ne retrouvera plus rien de ce qu'il aimait sur la terre, comme ces calculs d'intérêt qui l'auront perdu lui paraîtront insensés, inconcevables ! Comme il s'indignera contre lui-même ! Avec quel effroi il se rappellera qu'il s'est joué de cet avertissement du Sauveur : *Que serviroit-il à un homme de gagner le monde entier s'il perdoit son âme* (1) !

5.° Après cela, M. F., seroit-il besoin de répondre

(1) Matth. XVI, 26.

pondre à ces hommes qui paroissent découragés du service de l'Éternel, comme s'il rapportoit ici-bas trop peu d'avantage!

Ils se plaignent que les fidèles ne sont point distingués par la Providence dans le gouvernement du monde. Les justes, disent-ils, ne sont pas plus heureux que les méchans. Ils voudroient, ce semble, que les campagnes de l'homme de bien fussent arrosées des pluies du ciel, tandis que celles des ennemis du Seigneur en demeureroient privées. Ils voudroient que la porte de leurs demeures fût marquée d'un signe, comme dans les jours miraculeux, afin que l'ange destructeur n'y entrât point.

Mais quelle est cette prétention étrange d'exiger la récompense d'une tâche avant qu'elle soit achevée? Eux-mêmes donnent-ils à leurs ouvriers, à leurs serviteurs le salaire promis, avant qu'ils aient rempli leurs engagemens! L'éternité, o mon Dieu! l'éternité tout entière n'est-elle pas une rétribution suffisante pour ces courts momens que dure notre épreuve? Si pourtant ils veulent dès ici-bas des récompenses et des distinctions pour le juste, ces récompenses, ces distinctions existent quoiqu'ils ne les aperçoivent pas. Le fidèle les trouve dans ces douces relations de bienveillance et de sympathie qu'il soutient avec les enfans de Dieu. Il les trouve dans ces événe-

mens particuliers de sa vie où il reconnoît la main paternelle de son Dieu qui *fait tourner toutes choses à son plus grand bien* (1); dans les délivrances que lui ménage quelquefois celui qui a déclaré que *ses yeux sont sur les justes et ses oreilles attentives à leurs cris* (2). Il les trouve surtout dans ces douceurs ravissantes de la piété qui peuvent tenir lieu de tout, dans la délicieuse certitude d'être réconcilié avec Dieu par son Fils et sanctifié par son Esprit, d'être rentré sous son empire et dans sa famille; il les trouve dans ces sublimes espérances de la foi qui sont pour l'homme une ancre ferme au milieu de la mer en tourmente, dans cette *paix de Dieu qui garde son cœur et son esprit* (3), qui lui fait goûter le sentiment du bonheur au milieu de ce qu'il y a de plus cruel pour la nature. C'est ainsi que pour lui *la piété a les promesses de la vie présente aussi-bien que de celle qui est à venir* (4); et telle est la puissance de ces compensations qu'il n'est pas un instant, non pas un instant de sa vie, fût-il au comble de la misère, où il consentît à changer son sort contre celui du plus fortuné des pécheurs.

(1) Rom. VIII, 28.

(2) Ps. XXXIV, 16.

(3) Philip. IV, 7.

(4) 1 Tim. IV, 8.

*Le juste n'est pas plus heureux ici-bas que le méchant!* Ah! ceux qui tiennent ce langage insensé n'ont pas même l'idée de ce qui fait le bonheur du fidèle. Ajoutons qu'ils ne connoissent pas mieux les sentimens qui l'animent.

Quels sont ces sentimens, M. F? C'est ce qu'il faut développer maintenant. Il ne suffit pas en effet d'avoir défendu la religion contre des préventions injustes, d'avoir cherché à vous la montrer brillante de ses divins attraits, il faut vous rappeler ce qu'elle exige pour nous faire part des biens qu'elle promet; il faut vous faire envisager l'étendue et la sainteté de la tâche qu'elle nous prescrit.

II. Et d'abord, *servir Dieu*, c'est faire une profession haute, éclatante de la foi des Chrétiens; s'honorer en toute occasion d'appartenir à Jésus et d'aller à lui comme à son Sauveur, à son Maître. C'est rendre au Seigneur dans son temple un hommage assidu. Le culte pour un vrai Chrétien est le besoin le plus pressant comme le plus doux. On ne le voit point se contenter de paroître ici de temps en temps et prendre ensuite nos jours sacrés pour ses affaires ou ses plaisirs.

Il respecte le Sabbat comme un jour consacré par Dieu lui-même et sur lequel reposent l'Église et la Religion. Il le solennise, non pas selon l'usage

d'un siècle relâché, mais précisément comme le Seigneur l'a prescrit, en s'abstenant de toute œuvre servile pour le donner tout entier aux soins de l'âme et au service divin. Il le solennise en le remplissant des œuvres de piété et de charité. Il le solennise avec d'autant plus de zèle et d'exactitude que son exemple peut avoir plus d'influence.

Écoutez ceci, Magistrats, Pasteurs, Anciens, Chefs de famille, Maîtres, et vous tous à qui l'estime publique, la supériorité des talens, de la fortune, du mérite donne plus d'ascendant ! Vous avez une noble tâche à remplir. Une grande responsabilité pèse sur vous. Un jour il vous sera demandé compte de l'éloignement, de l'infidélité de tous ceux que vous auriez pu retenir dans la voie du salut, de tous ceux qu'auroient attirés votre foi et votre zèle à confesser Jésus-Christ devant les hommes.

Mais après vous avoir adressé cette exhortation solennelle, pourquoi me refuserois-je la douceur de payer un juste tribut de bénédictions et d'éloges à ceux qui étoient appelés à donner l'exemple et qui ont rempli ce grand devoir avec empressement ; qui s'honorent, qui se trouvent heureux de prendre part à tous les actes du culte divin, de venir se confondre et s'humilier avec leurs frères devant le Seigneur ?

*Servir Dieu*, ce n'est pas seulement lui rendre un hommage public, quelque fervent qu'il soit; c'est le servir dans toute sa conduite; c'est faire de sa vie entière, si je puis parler ainsi, un culte perpétuel : c'est régler sur la loi divine toutes ses actions, les plus légères comme les plus graves; dans les occasions qui nous coûtent le plus comme dans celles où la volonté de Dieu s'accorde avec nos penchans. Le serviteur de Dieu met en harmonie sa foi et ses œuvres. Après avoir éprouvé dans la maison du Seigneur de religieuses émotions, il ne rentre pas chez lui pour se livrer à ses caprices; il n'abandonne pas aux passions de la terre le reste de son existence. Après avoir loué le Très-Haut dans ses parvis et participé au repas de charité, il ne va pas de cette même bouche dont les accens se sont unis à ceux des anges et qui a reçu le sacré symbole du corps de Jésus, il ne va pas insulter, déchirer, diffamer ses frères. En un mot; sa vie n'est pas un honteux amalgame des choses saintes et profanes, un composé de ces contradictions scandaleuses qui déshonorent la religion. Dans le temple, hors du temple; il est toujours le même, toujours humble, modéré, soumis; toujours animé de cette charité qui est la livrée des disciples de Christ, il excuse, il supporte et pardonne; il conserve et rétablit la paix; il soulage; il con-

sole; il cherche sans cesse comme son Maître, l'occasion de faire le bien; il est *revêtu*, suivant le langage d'un apôtre, *des entrailles de bonté, de patience, de charité* (1). C'est à son amour pour les hommes qu'on reconnoît surtout qu'il appartient à celui qui mourut pour eux.

Voilà ce qu'il se propose d'être, ce qu'il désire d'être. *Heureux*, se dit-il souvent à lui-même, *heureux le serviteur que le Maître à son retour trouvera faisant ainsi son devoir* (2)! Et si dans le combat qu'il soutient contre la chair et le sang, contre les foiblesses et la corruption de la nature, il se relâche quelquefois et succombe, du moins il gémit de ses chutes; il se relève avec un nouveau courage; il revient au Seigneur avec une humilité plus grande, il s'écrie avec le roi-prophète : *J'ai fait le compte de mes voies: j'ai rebroussé chemin vers tes témoignages; je me suis hâté et je n'ai point différé de garder tes commandemens* (3).

*Servir Dieu*, ce n'est pas l'aimer d'un cœur languissant qu'étonne le moindre péril, que décourage le moindre sacrifice, c'est le servir avec zèle, avec persévérance; avec une sainte obstination, avec un cœur affamé et altéré de sa jus-

(1) Coloss. III, 12.

(2) Matt. XXIV, 46.

(3) Ps. CXIX, 59. 60.

tice. Voilà les sentimens qui respirent dans la déclaration de Josué. Voilà les sentimens que Dieu attend de nous et qu'il exige. Il veut voir se déployer pour lui le cœur des siens : il veut que son amour en soit le principe dominant. Balaçons-nous entre le monde et lui ? Il n'a que faire de tels serviteurs. Il nous ordonne de *choisir*. Faisons-nous profession de lui appartenir ? Il nous dit avec la fierté d'un Dieu jaloux et celle du Maître le plus digne d'être adoré : *Celui qui aime quelque chose plus que moi n'est pas digne de moi* (1).

Et ce n'est qu'en nous armant d'une généreuse ardeur que nous pourrons demeurer fidèles. La plupart de ceux qui ont abandonné le Seigneur n'ont point été aveuglés par les sophismes de l'incrédule ou entraînés par la violence des passions. Ce qui les a perdus, c'est un relâchement insensible, trop peu d'attention sur eux-mêmes, un défaut de principes, la foiblesse de leur caractère, une légèreté qui se porte sur tout. Ce qui les a perdus, c'est une négligence dans les exercices de dévotion, dans la prière, qui s'est changée bientôt en habitude et que le Seigneur a punie en les abandonnant à eux-mêmes. Pour lui demeurer fidèle, pour résister

(1) Matt. X, 37.

à toutes les séductions, il faut veiller; il faut prier; il faut former des résolutions fermes et bien arrêtées; mais toujours en implorant sur elles les secours du Saint-Esprit qui peut seul nous donner de persévérer et de vaincre. Si quelqu'un de nous ne sait pas ainsi se roidir et se fortifier dans le parti du Seigneur, ah! qu'il aille se ranger parmi les déserteurs du culte et de la foi : malgré le trouble de ses sens, malgré le sentiment de piété qui murmure au fond de son cœur, tôt ou tard l'Église ne le comptera plus parmi ses enfans.

*Servir Dieu*, ce n'est pas enfin se borner à le servir soi-même : n'y eût-il rien à reprocher à notre fidélité, il faut désirer qu'il soit connu et servi par tous les hommes; il faut désirer que *son nom soit sanctifié*, que *son règne vienne* (1); il faut nous souvenir qu'il nous est commandé, comme aux premiers disciples, d'être *le sel de la terre, la lumière du monde* (2); il faut surtout le servir comme Josué, *avec toute notre maison*.

Et n'est-ce pas là l'effet naturel, nécessaire d'une piété fervente? Où est l'homme religieux qui n'éprouve pas le besoin de répandre, de

(1) Matt. VI, 9. 10.

(2) Matt. V, 13. 14.

communiquer autour de lui les sentimens dont il est rempli? Si notre cœur est un autel où brûle toujours le sacrifice, ceux qui nous entourent doivent en ressentir la chaleur, en respirer le parfum. Quelle idée se former de la foi de ces hommes qui paroissent tenir à la religion, en goûter les douceurs, et qui ne s'affligent point de voir tant de peuples errer encore dans les ténèbres de l'idolâtrie et dans l'ombre de la mort; qui ne prennent aucun intérêt à ces sociétés généreuses et vraiment chrétiennes dont le grand but est de répandre au loin l'Évangile et d'amener les âmes captives à Jésus-Christ; qui s'inquiètent même fort peu d'inspirer des sentimens de piété à leurs enfans, à leurs serviteurs et ne songent point à les en occuper, à les en pénétrer dans l'asile domestique; qui ne veillent point à ce qu'ils viennent avec eux dans nos temples; qui peut-être les en empêchent ou leur permettent d'y manquer, et souffrent qu'on viole le Sabbat dans leur maison tandis qu'ils paroissent le solenniser ici! Ah! qu'ils méditent ces paroles de l'Écriture : *Si quelqu'un n'a pas soin des siens, il a perdu la foi; il est pire qu'un infidèle. Comment vous pardonnerai-je! vos fils m'ont abandonné* (1). Le serviteur de Dieu fait

(1) 1 Tim. V, 8. Jérém. V, 7.

de sa demeure le sanctuaire de la piété : cette demeure est un temple où chaque jour il offre avec les siens au Tout-Puissant des vœux, des hommages, des sacrifices. En leur montrant qu'il préfère sa loi à tous les intérêts de la terre, il les associe à ses sentimens ; il leur apprend à la chérir, en leur faisant voir quels plaisirs elle lui donne, quelle consolation, quelle force elle répand dans son âme.

Et quand il a pu graver ainsi la loi du Seigneur dans le cœur de ses enfans ; quand il a pu enter chez eux l'amour et la crainte de Dieu sur le respect filial et mettre à leur attachement pour Jésus ce cachet des premières impressions dont la trace est ineffaçable, il ne craint plus rien pour eux, lors même qu'il faut se séparer d'eux.

Ainsi donc une piété sincère et fervente qui se montre au dehors par le zèle et l'obéissance, qui se déploie et se satisfait elle-même par le culte public et particulier, qui s'attache en toute occasion et par tous les moyens à glorifier Dieu, à le faire régner sur tous les cœurs ; une piété sincère et fervente qu'accompagne toujours cette humilité chrétienne qui ne nous laisse jamais oublier que l'homme le plus zélé, le plus fidèle, pêche cependant en plusieurs manières ; et que, *fit-il tout ce qui lui est commandé, il seroit encore un serviteur inutile qui n'auroit fait*

que ce qu'il étoit obligé de faire (1), qui ne peut être sauvé que par grâce et par les mérites du Rédempteur ; voilà ce que le Seigneur exige de ceux qui le servent, c'est à ces traits que l'on reconnut dans tous les temps ceux que l'Écriture appelle *serviteurs* de l'Éternel.

Et voilà l'engagement que nous devons prendre dans ce saint jour où Dieu nous invite à renouer, à resserrer les nœuds qui nous unissoient à lui. Voilà l'engagement qu'il faut prendre dès aujourd'hui si nous ne voulons pas que la mort nous surprenne dans cet état d'incertitude, de tiédeur, de condamnation.

Que vous dirai-je donc enfin, M. F.? Écoutez ce que disoient aux Israélites dans une situation pareille Élie et Josué : *Jusques à quand clocherez-vous des deux côtés! Si Bahal est Dieu, servez-le. Mais si l'Éternel est Dieu, servez-le* (2). *Choisissez qui vous voulez servir.*

A l'ouïe de cette énergique sommation, saisi d'une componction profonde, tout Israël répondit : *C'est l'Éternel qui est Dieu. C'est l'Éternel que nous voulons servir* (3).

Et vous, M. F., tiendrez-vous le même langage? Le tiendrez-vous avec sincérité? Ah! si

(1) Luc XVII, 10.

(2) 1 Rois XVIII, 21.

(3) Jos. XXIV, 18.

ces sentimens étoient aussi les vôtres! Si vous reveniez de tout votre cœur à celui qui vous a rachetés à grand prix et que vous devez glorifier dans vos corps et dans vos esprits qui lui appartiennent (1), quelle joie il y auroit dans le ciel et sur la terre! quelle source de bénédictions pour vous-mêmes!

Qu'avez-vous gagné en disputant votre cœur à celui qui vous a faits? Des regrets, des combats, des agitations, des soucis, des passions qui portent avec elles leur châtement. Voilà votre vie. Combien de fois n'avez-vous pas été lassés de vous-mêmes, lassés des objets de vos penchans! Combien de fois n'avez-vous pas porté envie au sort du fidèle qui marche d'un pas ferme dans les voies du Seigneur et trouve en lui toute sa félicité! *Quel fruit, dit l'Écriture, quel fruit tiriez-vous des choses dont vous avez honte maintenant? Elles aboutissent à la mort; au lieu qu'affranchis du péché et devenus serviteurs de Dieu, vous avez pour fruit la sainteté, et vous aurez à la fin la vie éternelle (2).* Mais ne différez plus. Le temps précipite sa course, la nuit s'avance, la nuit où l'on ne peut plus travailler; les ombres de vos pères vous

(1) 1 Cor. VI, 20.

(2) Rom. VI, 21. 22.

appellent et vous préparent une place que plusieurs de nous occuperont peut-être dans peu de jours, que nous occuperons tous certainement dans peu d'années. Hâtez-vous, hâtez-vous de prendre la sainte résolution dont vous n'éprouverez jamais de repentir.

Si tous ces motifs ne peuvent vous décider; s'il est encore quelqu'un parmi nous qui refuse de se dévouer au Seigneur, qu'il sorte de ce temple; qu'il nous laisse ici avec les vrais adorateurs; notre culte en sera plus pur, nos prières plus ferventes et plus efficaces; *qu'il marche* au gré de ses passions, *suivant les désirs de son cœur et les regards de ses yeux* (1); mais quel sera son sort? Grand Dieu! quel sera le sort de ces maisons où tu ne seras plus servi? Qu'y trouvera-t-on? Des pères, des enfans, des serviteurs armés les uns contre les autres par l'intérêt personnel et les passions de la terre; de folles joies, et presque toujours le trouble, l'anxiété pendant la vie et le désespoir à l'heure de la mort. O, M. F.! pour nous attacher à Dieu, ne suffiroit-il pas de contempler de près ceux qui s'en éloignent?

Mais qui voudroit s'exclure des bénédictions assurées à ceux qui servent Dieu? Qui refuseroit de se joindre aux élus du Seigneur, à ceux qui

(1) Ecclés. XII, 1.

forment dès ici-bas la communion des Saints et pour lesquels a été préparé le royaume du ciel! Ah! je veux le penser, et si c'est une illusion, j'ai besoin de me la faire; il n'est ici personne qui ne sente son âme élevée par les grandes vues de la foi, échauffée par l'amour divin; personne qui ne forme à cette heure le noble projet de vivre pour son Dieu.

Oui, Seigneur, Dieu Tout-Puissant, Dieu de l'Évangile, Dieu de nos pères, c'est toi que nous voulons servir! Reçois les vœux de tous ceux qui composent cette assemblée. Ils te choisissent pour leur Dieu; ils te promettent par ma bouche confiance, amour et fidélité; et comme ils n'espèrent qu'en toi, comme ils attendent tout de toi, ils veulent aussi s'attacher, se dévouer à toi plus fortement, plus invinciblement que jamais.

Et si chacun de nous la tient cette belle résolution, si cet heureux mouvement devient en nous un sentiment actif et durable, oh! alors, je vois, doux avenir, perspective ravissante! je vois renaître ces beaux jours de l'Église où la foi triompha par la force et l'attrait de l'exemple. Nous rallierons autour de nous les fugitifs et les timides. Le spectacle de notre constance, de notre fidélité ne sera pas sans effet même pour les ennemis de l'Évangile: ils s'égareront par de vains raisonnemens; leur esprit n'est plus que

ténèbres; nous parlerons à leur cœur; on peut l'ébranler, le subjuguier par les vertus que la foi inspire, par les heureux sentimens qu'elle produit. Alors aussi ce Dieu qui nous épargne, qui nous bénit, tout coupables que nous sommes, tandis que ses fléaux se promènent sur la terre, ce Dieu clément répandra de plus en plus sa bénédiction sur notre patrie, sur nos maisons, et ce qui vaut mieux que tous les biens de la terre, sa grâce et sa paix nous seront données par Jésus-Christ. Alors unis à lui et à tous nos frères par *le plus parfait des liens*, nous goûterons ces pures jouissances, ces espérances délicieuses qui consolent de toutes les peines et dédommagent de toutes les pertes.

Allez, M. C. F., allez travailler à réaliser ces heureux présages. Ne vous considérez plus comme des enfans de l'Église qui peuvent se reposer dans son sein. Vous êtes chargés de la défendre, de réparer ses brèches, d'avancer le règne de Dieu sur la terre. N'imaginez point que pour avoir fait quelques pas dans la carrière, pour avoir soutenu quelques combats, il ne vous reste plus rien à faire. *Le bon combat* dure autant que la vie. Il n'y aura de repos pour nous que dans la tombe; et *nous n'avons pas encore résisté jusqu'au sang en combattant contre le pé-*

*ché* (1). Allez donc *perfectionner votre sainteté par la crainte de Dieu* (2). Allez *rechercher tout ce qui peut contribuer à la paix et à nous édifier les uns les autres* (3). Allez ranimer les tièdes, faire rougir les lâches, exercer sur les foibles cette autorité d'une âme ardente, énergique à laquelle on ne résiste point.

Et toi, Grand Dieu, entends nos soupirs et nos prières! Non point pour nous qui ne méritons rien, mais pour l'amour du Seigneur dont le nom est réclamé sur ton peuple et sur ton Église, convertis-nous, sanctifie-nous par ton Esprit de force et de sagesse. Quels que soient sur nous les décrets de ta Providence, donne-nous d'y concourir par notre soumission et notre fidélité. Que nous nous préparions ainsi pour cette grande époque où le monde, ses empires et leur gloire passeront comme l'onde qui s'enfuit; où tous les siècles se réuniront en un seul point, l'éternité, l'éternité; cette grande époque où nous retournerons à toi, Seigneur; où nous comparoîtrons devant ton tribunal pour rendre compte de notre administration et pour que chacun reçoive selon le bien ou le mal qu'il aura fait étant dans son corps (4). Oh! qu'alors,

(1) Hébr. XII, 4.

(2) 2 Cor. VII, 1.

(3) Rom. XIV, 19. (4) Luc XVI, 2. 2 Cor. V, 8.

o mon Dieu, nous puissions subsister en ta présence ! Qu'après t'avoir servi dans ce séjour de larmes, après avoir travaillé à te glorifier sur la terre, comme tes rachetés et tes élus, nous puissions te servir et t'adorer dans le repos des cieux, dans cette immortelle société des Saints et des Anges qui vivent de ton amour, qui mettent leur gloire à t'obéir et leur bonheur à te plaire ! Amen. Amen.